

LUCIEN SUEL

La patience  
de Mauricette

Roman

LA TABLE RONDE



LA PATIENCE  
DE MAURICETTE

## DU MÊME AUTEUR

### AUX ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE

*Mort d'un jardinier*, 2008.

### AUX ÉDITIONS DU DERNIER TÉLÉGRAMME

*Nous ne sommes pas morts* (avec Hélène Leflaive). Collection Correspondances, 2008.

*Patismit*. Ouvrage trilingue (picard, français, anglais) avec un CD. Collection Échos, 2008.

*Transport visage découvert*. Collection Longs courriers, 2006.

### AUX ÉDITIONS PIERRE MAINARD

*Un trou dans le monde*, 2006.

*Têtes de porcs, moues de veaux* (avec Patrick Roy), 1999.

### AUX ÉDITIONS DU MARAIS DU LIVRE

*Canal Mémoire*, 2004.

*Une simple formalité* (avec Sylvie Granotier), 2001.

*Visions d'un jardin ordinaire* (avec Josiane Suel), 2000.

### CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Sombre Ducasse*, Éditions Le Mort-Qui-Trompe. Collection Agent Orange, 2007.

*Les Terrils : ombre et clarté* (avec Patrick Devresse). Centre historique minier, 2007.

*Photoromans* (avec Patrick Devresse). Husson Éditeur, 2008.

LUCIEN SUEL

LA PATIENCE  
DE MAURICETTE

Roman



LA TABLE RONDE  
14, rue Séguier, Paris 6<sup>e</sup>

[www.editionslatable ronde.fr](http://www.editionslatable ronde.fr)

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2009.  
ISBN 978-2-7103-3145-2.

Les personnages et les situations de ce récit étant fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.



*À mes parents.*





« Je suis redevenue un petit enfant. Je ne connais ni le monde, ni la chair, ni le démon. Je vis dans mon imagination et là seulement. Tous mes sentiments sont présents, mes désirs et mes ambitions. Ce n'est pas que je veuille si fort renoncer au monde : le monde a disparu. Je l'ai quitté, un pas, c'est tout, je n'ai même pas regardé, je ne savais rien ; et maintenant, dans le secret et l'obscurité, je ferai ma demeure. »

Katherine Mansfield, *Journal*.



« Mauricette ! Fais attention ! N’va pas tout près d’eulle rivière ! Marie-Groëtte, elle va t’tirer au fond ! » C’était la mise en garde de Mémère Beaussart à sa petite-fille lorsque celle-ci s’approchait un peu trop de la Lys qui coulait au bout du champ de pommes de terre à Saint-Venant. Les grands-parents paternels de Mauricette étaient des petits fermiers. À force de travail, Joseph Beaussart était passé du statut de fermier à brouette à celui de fermier avec un cheval.

Ce matin de septembre, avec Bijou attelé à l’arracheuse, il avait ouvert les buttes et les pommes de terre avaient vu le jour. Une belle récolte après une saison sans mildiou, ni doryphores. Les patates avaient séché sous le soleil et en fin de matinée, toute la famille était là avec les mannes et les sacs de jute pour le ramassage. Mauricette était venue d’Haverskerque, le village voisin, avec ses parents. Son papa, Arthur, travaillait habituellement dans les champs, le plus souvent pour le compte de son

père, mais aussi pour d'autres fermiers aux alentours. C'était un homme grand et fort, massif, au visage sanguin. Thérèse Duval, sa femme, était originaire de Deùlémont. Ayant son brevet élémentaire, elle avait été recrutée par la paroisse de Morbecque, près d'Haverskerque, pour s'occuper de la classe des petits à l'école des sœurs. Arthur et Thérèse s'étaient rencontrés quand il était venu livrer des pommes de terre à la Communauté. Ils avaient fréquenté, comme on disait à l'époque, s'étaient mariés et Mauricette était leur premier enfant. La rentrée des classes aurait lieu dans une quinzaine de jours, aussi Thérèse était là, mettant la main à la pâte. Mémère Beaussart n'était pas fâchée de voir sa belle-fille instruite, suante et le dos courbé, ramasser des pommes de terre.

Mauricette, qui n'avait que cinq ans, apportait son aide, mais souvent cessait le travail pour courir à travers le champ. Elle soufflait sur les pissenlits quand elle en trouvait en graines, allait parler à sa poupée de chiffon posée au bord du chemin, lui décorait son chignon de laine avec des plumes trouvées. Assise dans la terre fine, les jambes allongées, les mains posées sur les genoux, elle levait les yeux vers le ciel, regardait longtemps les lourds nuages blancs qui changeaient de forme, poussés par un léger vent venu de l'ouest, de la mer.

Les grandes personnes travaillaient par équipes de deux avec une grande manne d'osier tressé. La manne pleine, on la vidait dans un sac de jute. Il

fallait se placer face à face, coincer le bord du tissu avec la main sous le bord de la manne et ensuite, ensemble, soulever la manne par le fond et la renverser. Mauricette aimait le bruit que faisaient les pommes de terre en tombant. Elle aimait aussi l'odeur de la toile de jute. On répétait l'opération une deuxième fois pour remplir le sac. La journée avançant, il y en avait maintenant toute une théorie debout sur le champ comme des soldats boursofflés et courts sur pattes. Mauricette courait en zigzaguant tout autour. « Fais attention, Mauricette, n'va pon ichi rinverser chés sacs ! », criait Mémère Beaussart. Thérèse ne disait rien, elle n'était pas chez elle ; mais elle sentait la sourde hostilité de sa belle-mère, une hostilité qui contaminait son beau-père et parfois son mari. Mauricette essayait de compter les pommes de terre pourries abandonnées sur le terrain. On était en septembre 1938 et bientôt le malheur allait s'abattre sur le pays et sur la famille.

★

Moins de deux ans plus tard, le 4 juin 1940, alors que les troupes allemandes pénétraient dans Dunkerque, Arthur Beaussart, qui, bien que père de famille, avait été mobilisé, fut arrêté et fait prisonnier près de Steenwerck par une patrouille allemande, alors qu'il errait à la recherche de son régiment. Avec des milliers de ses camarades, il marcha sous bonne garde vers l'Allemagne. Prisonnier de

guerre, il fut envoyé en Autriche dans un commando agricole. Jusqu'à la fin de la guerre, il travailla dans une ferme de Carinthie.

Le reste de la famille Beaussart avait participé à l'exode de mai 1940, mais devant l'impossibilité de franchir la Somme, les ponts ayant été détruits, tout le monde était finalement rentré à Saint-Venant et à Haverskerque. Thérèse reçut les premières nouvelles de son mari à l'automne 1940. L'année suivante, elle quitta son travail et s'installa avec sa fille chez ses parents. Jusqu'à la fin de la guerre, elles vécurent à Deùlémont, rue des Processions, avec Pépé Léon et Mémère Germaine.

Paradoxalement, c'est pendant cette période noire de l'occupation, chez ses grands-parents maternels, que la fillette vécut les meilleures années de sa vie.

Léon Duval était employé à l'Hôpital psychiatrique d'Armentières. En toutes saisons, par tous les temps, longeant la Lys, il effectuait à vélo le trajet entre son domicile et son lieu de travail. Il avait commencé en 1912 comme gardien à l'Asile public d'aliénés. Il n'avait pas travaillé longtemps car la Grande Guerre avait éclaté. Il était parti comme des millions d'autres jeunes de son âge. L'Artois, la Champagne, le Chemin des Dames, Verdun... Lui était revenu. Armentières avait été dévasté par les bombardements, l'Asile complètement détruit. Léon Duval avait vécu la reconstruction qui s'était

étalée de 1921 à 1938. En 1937, les asiles furent transformés en hôpitaux psychiatriques. À cette occasion, il put bénéficier d'un changement de statut et de fonction auquel il aspirait depuis longtemps. Au cours de ses années comme gardien, il avait regretté la façon dont on traitait parfois les malades. Il travaillait toujours avec eux, mais il n'était plus leur gardien, il était devenu un des jardiniers de l'hôpital.

L'histoire bégayait. En mai 1940, pendant une semaine, les Stukas avaient frappé Armentières, semé la mort et la terreur dans l'Hôpital psychiatrique et les rues de la ville. Une centaine de bombes avaient atteint les bâtiments de l'hôpital, détruisant les cuisines, la pharmacie, l'internat et de nombreux pavillons. Des dizaines de malades et des membres du personnel avaient été tués. Sa femme Germaine voulait le retenir à la maison mais tous les matins, Léon retournait à son poste. Le soir, il lui racontait les événements dramatiques dont il avait été témoin.

Quand Thérèse et la petite Mauricette arrivèrent en 1941, la reconstruction était presque achevée. Léon avait énormément de travail car le docteur Guilbert, directeur de l'hôpital, rentré de captivité, avait repris son poste et ordonné de transformer une grande partie des pelouses en jardins pour agrandir la surface des cultures maraîchères.

★



Un soir de septembre 1941, Léon Duval fit part à la famille d'une importante nouvelle : « J'avais vu qu'on faisait des travaux dans le pavillon 13, le pavillon Morel, mais il n'a pas été bombardé, alors je me suis demandé pourquoi... »

— Alors, quoi ? s'impatienta Germaine.

— Eh bien, ils vont ouvrir une “Maison de Travail” pour des femmes !

— Des femmes ! Mais il n'y a jamais eu de femmes à l'Asile d'Armentières, dit Thérèse.

— Oui, mais là, c'est spécial ! C'est pour la vérole, pour les — Léon baissa la voix — les putains.

— Léon ! Ton vocabulaire ! Il y a des petites bottines qui nous entendent. »

Mauricette était en train de jouer sous la table, à l'abri derrière les pans de la toile cirée.

« D'accord. Ce sera un pavillon pour les prostituées atteintes de maladies vénériennes. C'est la Kommandantur qui l'a demandé.

— C'est normal. Il faut bien les soigner, ces pauvres femmes, chuchota Thérèse.

— Oui justement, reprit son père, et c'est là que c'est intéressant, surtout en ce moment. Ils vont recruter du personnel, des femmes ! Des femmes pour soigner des femmes ! Alors Thérèse, qu'en penses-tu ? Ce qui est sûr, c'est que je peux te pistonner.

— Oh oui, Papa, c'est une idée. Vous savez, ça me gêne d'être à votre charge et je serai contente d'avoir un salaire pour élever Mauricette.

— Et moi je m’occuperai de la petite le jeudi, ajouta Germaine.

— Parfait, demain, Thérèse, tu prendras le vélo de ta mère et on ira ensemble au bureau. De toute façon, tu ne commenceras pas tout de suite. L’ouverture est prévue pour le 28 octobre. »

Sous la table, Mauricette avait compris. Elle avait huit ans et déjà dépassé d’un an l’âge de raison.

Elle allait à l’école communale près de la maison et le jeudi matin se rendait au presbytère pour le catéchisme. Quand elle rentrait en fin d’après-midi, sa grand-mère lui donnait une tartine de saindoux sur laquelle elle avait la permission de répandre une pincée de sel prise dans la boîte en bois à couvercle. Ensuite, son plaisir était d’aller « recueillir » les œufs dans le poulailler. Elle n’avait pas peur de glisser la main sous la poule qui pondait pour prendre les œufs laissés par d’autres. Elle connaissait bien ce plaisir de sentir sur sa peau la douceur des plumes, la chaleur des œufs rassemblés dans le nid au milieu de la paille luisante et lisse.

Elle avait appris à manipuler le grand couteau et servait des rondelles de betterave aux lapins enfermés dans leurs cages. En cette période de privations, les œufs et la viande de lapin étaient choses précieuses.

Pépé Léon l’emmenait souvent dans le grand jardin, un champ à vrai dire, situé derrière la mai-

son. Il apprenait le jardin à la petite. Elle reconnaissait les plantes à leurs pousses, distinguant l'oignon de l'échalote, le pois du haricot. Parfois, elle accompagnait son grand-père à la pêche le long de la Lys. C'était cette rivière qui avait fait dès le Moyen Âge la prospérité d'Armentières à cause de ses eaux aptes au rouissage du lin. Les nombreuses filatures en activité en témoignaient. Mauricette l'avait lu dans la page d'histoire locale du journal paroissial. Elle lisait tout ce qui lui tombait sous la main. Sa mère l'encourageait.

C'était différent quand, de temps à autre, les deux se rendaient à Saint-Venant pour visiter les autres grands-parents. Mémère Beaussart considérait la lecture comme une perte de temps, « Ch'est bon pour chés paresseux ! ». Quant à Pépère Beaussart, il manifestait surtout de l'indifférence à l'égard de sa petite-fille et de sa belle-fille. Il pestait contre l'absence de son fils retenu prisonnier par les Boches, ce qui l'obligeait à se fatiguer davantage pour la ferme. Arthur envoyait parfois quelques mots écrits au crayon de bois sur une carte comportant des inscriptions imprimées en écriture gothique. Thérèse lui faisait parvenir des colis par l'intermédiaire de la Croix-Rouge. Le contenu et la fréquence des envois étaient sévèrement réglementés.

★

Un jour, la guerre se termina. Les Allemands quittèrent le pays. Mauricette aperçut des chars

américains dans Armentières. Elle vit sa mère danser dans la rue. Et puis quelques semaines plus tard, Arthur Beaussart revint. C'était l'été. La famille se reconstitua dans la maison d'Haverskerque. Mauricette allait avoir douze ans. Elle était innocente.



*Cet ouvrage a été réalisé par la*  
**SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT**  
*Mesnil-sur-l'Estrée*  
*pour le compte des Éditions de La Table Ronde*  
*en août 2009.*

Dépôt légal : septembre 2009.

N° d'édition : 169569.

N° d'impression : •••••

*Imprimé en France.*